



La peau de la gitane

Violaine Boisivon

Je me suis dit
Je viens d'une autre galaxie
Peuplée de miroirs vides
Aux fantômes sourds et hurlants
Ils m'ont dit
Si tes mots sont la folie
Tes pensées une tragédie
Quel est le sens de la vie ?
Après tant d'années- lumière-
De ce douloureux voyage sur la terre
Je n'ai toujours pas compris
De quelle étrange et lointaine galaxie
Un jour, je me suis enfuie.

1



La Gitane a donc atterri sur la Terre. Elle est étrange car elle n'a pas de regard. Celui qui l'a construite n'y a tout simplement pas pensé. Il l'a pourtant bien regardée. Mais non, il pense que les hommes sont ainsi. Elle a aussi une bouche qui hurle. Mais en vain. Aucun son ne sort d'elle.

Dans la galaxie d'où elle vient, c'est ainsi : des miroirs vides et des fantômes hurlants. Elle a de grandes mains en fer de couturière. Elle est très grande, elle mesure près de trois mètres.

La Gitane est donc un peu fragile. Elle est tout intérieure. Elle n'a jamais vu le monde extérieur. Elle est partie de sa galaxie lointaine en sautant dans le vide, sans savoir ce qui l'attendait. Sur le chemin, pourtant, quelqu'un s'est intéressé à elle. La voyant ainsi démunie, il lui a conseillé de se créer une nouvelle peau, un patchwork qui pourrait la rassembler. Alors, avec ses mains de couturière, elle décide de chercher des parties d'elle-même à coudre. Mais elle est très dispersée, contradictoire. Et angoissée.

On lui a dit que de cette manière, elle pourra peut-être récupérer des yeux. Mais patience ! C'est un long chemin. Il faut se remettre du long voyage et commencer à s'écouter de l'intérieur. Si elle ne peut pas crier à l'aide, ses talents de couturière peuvent en revanche l'aider à chercher et réunir des petits bouts de peau qu'elle a éparpillés partout. Il faut fouiller en soi sans avoir peur. Mais justement, la Gitane a peur !

Alors, pour vaincre ses démons intérieurs, elle se raconte des histoires.

2

Tout commence par le Prince arabe amnésique.
Personne ne sait d'où il vient. Il est grand et mat de peau.
Il lui manque l'œil droit. Il a une grande balafre sur la joue.

Et un turban bleu turquoise. Il sait donc qu'il a eu quelques accidents. Il vit de ses rentes. Sans savoir qui les lui verse. Il n'est pas curieux. Il ne se souvient de rien de sa vie d'avant, depuis qu'il erre dans le désert. Un grand trou noir. Au début, ce vide l'inquiétait beaucoup.



Même son image dans le miroir ne lui évoquait rien. Mais il ne s'en apercevait pas trop, puisqu'il n'y a pas de miroir dans le désert. Il lui semblait qu'il était devenu étranger à lui-même. Il avait peur. Puis, petit à petit, il s'est habitué à ce visage et à son moi qui habite son corps. Au gré des rencontres, dans les oasis, il est rassuré par tous ceux qui le reconnaissent et l'acceptent. Familier pour les autres, il finit par accepter de l'être aussi pour lui-même. Et le temps aidant, sa nouvelle vie et son identité lui plaisent. Profitant de l'instant présent, il n'a pas envie de fouiner dans le mystère de son origine. On ne sait jamais ce qu'on peut y trouver ! Et puis, je l'ai déjà dit : il n'est pas curieux.

3

Sur la terre, à un autre endroit loin du désert, dans une grande ville, pleine de béton sans verdure, vit l'Homme qui ne fait pas de choix. Il a un visage composé d'amas et de traces de toutes sortes. On peut y distinguer des lacets, des cailloux, des fils de fer, des perles de nuit techno, un anneau africain, une licorne dont on ne connaît pas trop l'origine, des plumes de perroquet et quelques bosses attrapées un peu partout...

Cet homme a eu en effet beaucoup de déconvenues dans sa vie. Face à chaque situation où il faut prendre position, il est pris de panique et reste hébété sur place. Il s'attire ainsi la colère de ses congénères qui lui lancent toutes sortes d'objets à la figure. Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Sa bouche figée, ronde d'étonnement, lui donne un air apeuré.

Il regarde inquiet autour de lui et s'écrie « ooh », silencieusement. Il se déplace et réagit alors de manière brusque ; mais parfois, il est tout mou, amorphe. Sa mère l'a appelé Clou, parce que son visage a été fabriqué de toutes sortes d'objets cloués vulgairement sur sa peau. L'Homme qui ne fait pas de choix déambule donc seul dans la vie, longeant les grandes avenues bétonnées de la ville, hantées par leurs génies colériques.

4

Encore ailleurs, dans un cirque, vit le Clown enfermé dans le regard du Lion. Ce clown n'existe que dans le regard du lion de la troupe. Il en est prisonnier.

Comme les lions ne voient qu'en noir et blanc, il est tout gris. Parmi les clowns, il a choisi d'être un clown triste, un peu inquiet, car il ne sait pas si le lion est apaisé ou non. Il est assez jeune, un peu plus de vingt ans. Comme il ne vit qu'avec le Lion qui le regarde mais ne lui parle pas, quand il se parle à lui-même, il s'appelle « le Gris ».

C'est un clown inexpérimenté : dans le seul regard du Lion, il ne s'est pas trop interrogé sur son rôle, sa technique, ce qu'il représente et ce qu'il veut être. Le

fauve, lui, est tyrannique. Il veille à la garde de son prisonnier. Mais il le pense trop faible pour pouvoir s'échapper. Le Clown ne se révolte pas. Il n'a jamais connu autre chose que son existence prisonnière.



Pourtant, un jour, pendant que le Lion dort, il jette par inadvertance un coup d'oeil en dehors des oeilères où il est enfermé. Il voit une palette de peinture. Un peu intrigué, il se dit qu'il aimerait bien mettre un peu de couleurs à son visage si terne. Il décide alors de faire une farce en douce au Lion. Malgré sa soumission et sa peur de représailles, il ose se rebeller. Même s'il ne connaît pas grand chose du monde extérieur. Il se peint ainsi un rond rouge sur sa joue. Pas sur le nez, le Lion le remarquerait tout de suite (car normalement c'est le nez des clowns qui est rouge). Sur la joue, c'est plus discret, inattendu, le Lion ne se méfiera pas. Ce clown, dans ce cirque fermé, est donc au début du long chemin, semé d'obstacles, vers la liberté.

5

Sous le soleil, le béton résonne. Grande place de bitume. Une longue étendue de béton, encadrée d'immeubles hauts perchés, vides. Pas d'arbres. Pas d'habitants. Grande place où s'égare le regard. Le regard court, mais rien ne l'arrête. Le soleil tape. Le silence se réverbère. La lumière éblouit. Clou est assoiffé. Seul dans la ville de plomb, il écoute le silence du soleil. La lumière lui donne des coups, se répercute sur le sol goudronné. Et les sons tapent dans sa tête. Il titube. Sa vision se dégrade. Il s'arrête de courir.

La solitude et la chaleur le clouent sur place. Le soleil le frappe, d'un endroit à un autre. Des coups de poing résonnent dans sa tête. Le bleu azur du ciel, uniforme, immobile, lui fait peur. La chaleur accentue son isolement. Des sons invisibles scandent des rythmes dans sa tête.

Dans ses déambulations solitaires, Clou lutte contre les génies qui habitent la ville. Ils ne se montrent pas, mais planent pourtant dans le haut du ciel. Ils envoient des ondes, des sons qui le persécutent. Seul avec le goudron, Clou n'arrive pas à comprendre ni à juguler leurs pouvoirs colériques. Invisibles, ils sont toujours présents, ils lui collent à la peau. Ils provoquent une solitude pesante et angoissante. Ils s'allient avec le soleil pour accentuer les effets aliénants sur cet homme seul et sur cette ville désertée.

Il faut repartir. S'enfuir. Mais Clou est paralysé. Sa course arrêtée, il se fige sur place, face à son imagination sclérosée. Immensité du ciel et de sa solitude.

Attendre la nuit. Le sommeil réparateur pour retrouver son calme.

6

Clou, le solitaire, s'est perdu dans la ville. Il entre dans le cirque, avec sa démarche brusque et saccadée. Il ne sait pas où il est entré et il est trop angoissé pour se le



demander. Le cirque est vide. Sur la piste, un lion dort. Un clown bizarre s'agite près de lui. L'Homme qui ne fait pas de choix s'assied pour regarder. Mais il ne se passe rien. Alors, l'Homme des villes est traversé par une grande énergie. Tout d'un coup, il monte sur la piste, attrape le Clown et s'enfuit avec lui en courant. Dehors, le Clown a un peu peur. Il est ébloui par la lumière.

Heureusement, les rues sont vides. Il regarde celui qui l'a libéré du Lion. Il saute de part en part, apeuré. Le Clown a peur. Le voilà libre sans accompagnement. Il ne sait pas où aller, quoi faire. Alors, il suit Clou, comme un petit chien perdu. Mais ce dernier l'a déjà oublié. Il marche de manière très rapide, ce qui angoisse le Clown.

La Gitane se dit qu'elle pourrait les coudre ensemble. Le Clown aurait ainsi un guide dans sa nouvelle vie. Mais Clou est trop préoccupé pour s'occuper de quelqu'un d'autre. Alors le Clown est tout seul et il a peur. Il ne sait pas où aller, sans rails dans la vie. Enfermé dans le regard du Lion, il ne s'est pas construit. Assis par terre, dans une rue vide, il est envahi par l'angoisse. Il reste là sans bouger.

7

Le Prince arabe amnésique marche tranquillement dans son désert. Il profite de l'air chaud. Il s'approche d'une ville, ravi de pouvoir y rencontrer ses amis. Il aime

la présence des autres. Se fondre parmi les foules anonymes. Sans questions. Seul, dans les chaleureuses ambiances des cafés, des gares ou des grandes avenues. Il déambule dans la ville, serein dans son cocon intérieur qui le protège.

L'Homme qui ne fait pas de choix, lui, n'est pas serein. Il court dans la ville, hanté par ses démons qu'il n'arrive pas à maîtriser. Il n'a pas d'amis. Il a peur de la colère des autres, qu'il ne comprend pas. Il l'attribue aux génies de la ville, qui le maltraitent.

Mais qu'a-t-il donc fait pour que les dieux lui en veuillent autant ? Il est très angoissé.

Dans sa fuite perpétuelle contre les génies des villes qui l'incriminent, Clou bouscule en plein soleil le Prince arabe amnésique. Tombé à terre, le Prince sourit à l'Homme qui ne fait pas de choix. Celui-ci se confond en excuses, prêt à repartir dans sa course folle. Mais tout d'un coup, il voit dans ce sourire quelqu'un qu'il connaît.

Car ce n'est pas souvent qu'on lui adresse des sourires.

Alors l'Homme qui ne fait pas de choix commence à lui parler : « Est-ce qu'on se connaît ? ». Le Prince, tout calme, lui dit que non. Mais ayant pris des forces et de l'assurance dans ce petit échange verbal, Clou qui veut bien faire, lui répond : « Si, si ! Je crois que je connais votre père. Il a le même teint mat et le même sourire que vous ! Vous lui manquez, c'est certain. Êtes-vous venu lui rendre visite ? ». Clou ne s'est pas rendu compte que, tout d'un coup, le Prince ne sourit plus. De quoi parle cet homme étrange ? Qui vient le déranger de manière si intrusive ? Clou, en regardant ce qu'il vient encore de provoquer, redevient très tendu. Alors il repart tout de suite en courant, bousculé par la tornade qu'il a encore suscitée chez son interlocuteur.

Le Prince reste à terre, dans une grande torpeur. La Gitane, qui regarde la scène, prend le Prince dans ses bras. En effet, elle détient les clés de son histoire. Elle lui propose de lui raconter. Ce dernier, si faible, se laisse faire et commence à écouter cette gitane qui est venue le protéger.

Tu es né dans l'eau, d'une mère nénuphar et d'un père absent. L'eau t'a accompagné partout dans ton enfance. Tu avais une peau bien sensible et bien entourée. Tu as beaucoup joué avec les vagues, les grenouilles et les poissons que tu sentais nager contre toi. Jusqu'au jour de ton accident. Ton père est revenu. Il a été pris d'une grande colère. En effet, il t'a vu avec ta mère, très calme dans un étang serein. Il n'a pas compris pourquoi il était lui si angoissé, et sa femme et son enfant si heureux. Il était très jaloux de votre bonheur. Terrien, il en voulait à l'eau d'être si apaisante.

Il a donc tué ta mère et détruit l'étang. Il t'a agressé avec un couteau. Voilà d'où viennent ta balafre et ton oeil manquant. Puis, repu de sa colère, il t'a laissé inanimé sur le bord de l'eau. Il est parti. Tu étais un tout jeune adolescent de quinze ans. Tu es resté très longtemps inanimé. Tu t'es réveillé un jour dans le désert sans aucune mémoire.

À écouter son histoire, le Prince arabe amnésique redevient comme un tout petit enfant. Il se recroqueville dans la position du fœtus. Une seconde naissance. Alors il pleure, il pleure, beaucoup, en se rappelant son histoire douloureuse. Lorsqu'il sort des bras de la Gitane, il se sent différent.

Plus fragile. Mais plus complet. Sans la nécessité des ocellères qui maintenaient son cocon intérieur. Il voit le monde avec un nouveau regard. Il se sent plus libre.

8

Dans le désert où erre le Prince arabe amnésique, marche un autre personnage, l'Homme oiseau-serpent. Il est très préoccupé par lui-même. Il n'a pas le temps de porter attention à qui que ce soit d'autre que lui. En effet, c'est un homme mi-oiseau mi-serpent. Il est recouvert de plumes colorées. Un gros serpent, venant de son ventre, s'enroule autour de son visage et lui cache la vue. Le serpent n'a qu'une idée en tête, dévorer la partie oiseau de lui-même, qui n'est qu'un embryon d'oiseau sans ailes. Du coup, l'oiseau, qui n'a pas envie de mourir, le charme sans cesse, comme les charmeurs de serpent orientaux. Avec des petits moments d'inattention où le serpent bondit dangereusement. Cela donne une danse étrange. L'oiseau se dit parfois que s'il avait des ailes, il aurait la paix, car en volant le serpent aurait le vertige. L'Homme oiseau-serpent essaie ainsi désespérément de voler, quand il est épuisé de se débattre avec lui-même.

Parfois, il en a vraiment assez de cette lutte intestine. Il veut cesser de marcher, s'allonger par terre et laisser le serpent dévorer l'oiseau. Il se dit qu'il va vivre dans son corps de reptile. Mais il est terrorisé. Il risque de mourir s'il est l'oiseau. Alors il souhaite que l'oiseau torde le coup au serpent avec son bec. Qu'on en finisse avec cette guerre ! Mais là aussi il a peur. Il se dit que s'il est le serpent, même s'il est méchant, il va y passer. Indécis, il a peur de toutes les solutions. Il ne sait pas lequel des deux il est, le méchant ou le gentil. Il est donc contraint à être un charmeur de lui-même pour ne pas mourir de sa propre main. À moins que quelqu'un n'arrive à apaiser le serpent. Il a vingt-cinq ans. Son conflit intérieur

l'a fait arrêter de grandir. Il s'appelle Piccolo, comme la flûte qui sert à charmer le serpent. Au milieu de ses contradictions, il avance dans la vie sans pouvoir voir ou entendre quoi que ce soit. C'est épuisant. Et tellement solitaire.

9

Dans une petite ville italienne, marche doucement l'Homme commedia dell'arte. Il a vingt-cinq ans. Il vit dans la rue. Il mendie et ça marche. Il ne sait pas s'il a une famille. C'est un homme qui n'a pas vraiment de sentiment d'identité. Il ne se souvient d'ailleurs pas de son nom. On lui dit souvent : « Tiens, un visage de la commedia dell'arte ». Entre le néant et un cliché, il se rattache à cette catégorie. Et intérieurement, il se répète « Je suis un personnage de cette comédie ancienne ». Pourtant, parmi tous les personnages de ce théâtre, il ne lui vient pas à l'esprit qu'il pourrait s'identifier seulement à l'un d'entre eux. C'est uniquement un mot qui lui colle à la tête. Cependant, parfois, il en a assez de ressembler à une image clichée, que tout le monde a déjà vue partout.

Il aimerait bien être lui-même un être unique dans le sens d'individuel. Mais il a du mal, quand il se regarde, à composer avec tous les aspects que lui renvoie le miroir. Une bouche qui évoque quelqu'un de gentil, de bègue, d'idiot. Un nez crochu et des sourcils cruels. Une ombre sur le front : est-ce un bandeau de pirate qui cache un troisième oeil ou un voile transparent de jeune mariée ?



Et pourquoi une oreille lui manque-t-il alors qu'il en a une énorme à droite qui ressemble à celle d'une chauve souris. toutes ces images sont si disparates et contradictoires qu'elles lui embrouillent la tête, et parfois, envahissent ses pensées. Alors il préfère tout oublier. Et au lieu d'être en face du vide, il se raccroche

à la catégorie clichée qu'il a entendu dire par des gens à son propos : commedia dell'arte. Pourtant, quand il regarde les comédiens dans la rue, il est très interrogatif. À force de s'entendre dire qu'il a une gueule de comédien, il joue au comédien et essaie de jouer plusieurs personnages. Ses camarades l'appellent ainsi Commedia. Un début d'identité. Mais il reste trop centré sur lui-même pour s'intéresser aux autres. Il ne s'en rend pas compte. Il ne se rend pas compte non plus quand des gens s'intéressent à lui.

10

Commedia déambule comme toujours dans la rue.

Il croise un homme qui avance vite sans regarder derrière lui. Un clown étrange et gris essaie de le suivre. Mais le premier ne s'en préoccupe pas. Il court, avec une démarche très mouvementée. Son visage est étonnant et intrigue l'Homme commedia dell'arte. Il est si disparate, composé de toutes sortes d'éléments rassemblés n'importe comment. En voilà un qui s'est construit une identité dans le désordre ! Commedia se dit qu'il est décidément moins exigeant que lui pour se forger une personnalité enveloppante. En effet, l'Homme qui ne fait pas de choix n'est pas beau. Ni serein. Il ne sait pas se tenir tranquille. Un peu comme

l'Homme oiseau-serpent avec sa flûte et sa danse orientale.

Tiens ! L'Homme commedia dell'arte vient de s'intéresser à quelqu'un ! Il est tout content et se sent un moment soulagé de ses interrogations intérieures. La curiosité est salvatrice.

Il voit le Clown de tout à l'heure qui a cessé de suivre l'Homme des villes et s'est assis sur le rebord d'un trottoir. Il s'assied à côté de lui. Ils ne parlent pas. Mais ils sentent la présence l'un de l'autre. Dans le silence. Ils s'apaisent un petit peu. La Gitane écoute ces histoires. Des points de couture, de rencontre, se fauflent dans l'ombre. Sauf

pour Piccolo. Dans son combat intérieur, il ne peut vraiment rencontrer personne. Alors, la Gitane, qui est une bonne oreille ayant écouté son histoire, attrape l'Homme serpent-oiseau de ses solides mains de fer. Elle le balance de droite à gauche. Elle sait qu'ainsi le serpent aura le vertige. L'oiseau va pouvoir se reposer. Un petit moment de répit. Mais ce n'est qu'une solution temporaire. Comment faire pour apaiser définitivement le serpent ?

11

La Gitane berce les autres. Mais elle n'est pas tout à fait solide elle-même. Sans peau, sans regard. La couture est intuitive et sensorielle. Elle a un regard du toucher, du bruit des aiguilles, des odeurs et de la chaleur des couleurs. Elle cherche à apaiser et construire dans une certaine unité toutes les histoires qu'elle entend à l'intérieur d'elle. Petits bouts d'elle-même à relier. Les liens sont difficiles à tisser. Chacun dans son histoire. La Gitane est tiraillée par ces petits bouts de vie. Elle a la tête pleine de tous ces personnages. Beaucoup d'émotions qui la submergent, la déstabilisent. La couture s'entremêle, les fils font des noeuds, lui nouent les mains.

Son instrument de travail. La Gitane a des mains creuses et transparentes, qui ne forment qu'un contour, même si elles sont de fer et ont une certaine solidité. Il manque une peau à la Gitane, qui masquerait les trous dans son corps. Alors, elle plonge d'une histoire à l'autre. Mais de l'une à l'autre, elle oublie tout. À chaque fois, elle recommence. Sans expérience. Comme un nouveau-né.

12

Très loin de tous ces personnages terrestres, au milieu de l'espace, en pleine guerre sonore, vit le guerrier Métallicor. Il est vieux, tellement vieux, qu'il ne se rappelle plus son âge. Il a un corps tout en métal. Son oeil est la trace de son origine terrienne (accouplement d'un lynx et d'une vipère). Sa carapace métallique le protège des sons dangereux qui circulent à l'époque où il vit. En effet, son corps, comme un miroir sonore, réfléchit les sons qui arrivent sur lui. Il est ainsi protégé du monde extérieur. Mais les sons réfléchis, parfois tombent dans le vide, parfois dans l'oreille de quelqu'un d'autre qui croit alors qu'on lui parle. Cela crée des quiproquos, d'autant plus qu'en temps de guerre, les paroles sont plutôt agressives. Toutefois, certaines paroles sont plus fortes que les autres, intrusives. Mais alors, l'oeil perçant de Métallicor détecte le son dangereux, qui déclenche son radar pour le détruire, afin qu'il n'arrive pas jusqu'à lui.

Mais le radar est tellement strident, que lorsqu'il s'en sert, ses tympanes se fissurent

eux aussi. Tout en se bouchant les oreilles, il se contorsionne dans la douleur.

Métallicor a ainsi une démarche inquiète et saccadée. Sur sa joue droite, il a des traces de sons qui l'ont blessé. Il n'est pas terrien. Son enveloppe métallique recouvre un vieillard qui se transforme parfois en une jeune femme.

Mais les êtres métalliques de l'espace de cette époque sont plutôt asexués : ils sont préoccupés par la guerre. Toujours sur le qui-vive, Métallicor veille. À l'affût d'un son dangereux à détruire.

13

Le Prince arabe, depuis que la Gitane l'a aidé à retrouver la mémoire, a peur de la réaction des autres. Son histoire reste le passé. Ses amis le connaissent au présent. Peut-il rester le même maintenant ? Il n'a plus besoin d'errer dans le désert. Une blessure s'est installée en lui. Il aimerait se poser. Fonder une famille ?

Désormais, ses déambulations le rendent malheureux. Il se rappelle de sa mère. Douleur de séparation. De temps à autre, il pleure. Il n'est plus l'homme léger qui déambule avec le sourire. Errance imposée par sa peur de lui-même. Il est libre aujourd'hui. Avec moins d'oeillères.

Pourtant, il ne veut pas révéler aux autres son histoire.

C'est son jardin secret. Aujourd'hui, il est capable de s'arrêter un peu. Il cherche une ville où s'installer et construire de nouveaux projets, ayant, comme tout le monde, un passé, un présent, et peut-être un avenir. Un peu d'anonymat pour donner plus de sens à sa vie, maintenant qu'il se connaît lui-même.

14

Dans un appartement dans une ville chaude proche du désert, Wendy essaie de se remettre de ses émotions et de ses aventures. Elle a fui le pays du jamais jamais où on ne grandit pas. Mais à Londres, dans la maison de sa mère, Peter Pan la harcelait pour qu'elle revienne près de lui. Elle s'est donc réfugiée dans une ville inconnue. Mais Peter Pan l'a retrouvée. Il vient de la laisser, furieux, avec un éclat de miroir dans l'oeil. En effet, Wendy s'est rebellée contre ce Peter Pan tyranique. Il lui avait interdit de grandir. Mais elle, elle voulait devenir une femme. Alors, elle a réussi, un petit peu, tout de même, à grandir. Mais pas tout à fait. Elle a fini par avoir un visage de jeune fille. Elle était tellement contente qu'elle s'est empressée de se maquiller. Mais il lui reste un tronc d'enfant et des jambes et pieds de bébé.

Car Peter Pan est le maître des ombres humaines. Les ombres humaines s'accrochent aux pieds de chacun. La sienne prend d'ailleurs la fuite souvent. Wendy l'a recousue plusieurs fois. Par l'intermédiaire de l'ombre de Wendy, Peter a exercé ce pouvoir sur son corps. Ce n'est que sa tête, qui est loin de son ombre attachée à ses pieds, qu'elle a réussi à faire grandir un peu.

Wendy est triste, parce qu'ainsi, elle est devenue difforme, effrayante. Lorsqu'elle s'est regardée dans le miroir, elle a eu très peur. Et son ami, en proie à une grande colère, a cassé le miroir en prenant soin de lui en laisser un éclat dans l'oeil. Elle a ainsi un oeil à moitié fermé et une bouche qui ne parvient pas à hurler. Elle est toute seule dans cet appartement. Personne n'est là pour

l'aider. Pourtant, avec ses pieds de bébé, elle ne peut pas marcher. Elle aurait be-

soin que quelqu'un s'occupe d'elle. Peter a gagné ! Peut-être qu'elle ne deviendra jamais adulte complètement.

15

La Gitane n'a pas d'yeux, car elle n'a pas été regardée par ses créateurs. Ses parents ont vu quelqu'un d'autre en elle : belle, intelligente, créative. L'objet de leurs désirs, leur création qu'ils manipulaient comme une marionnette avec des fils. La Gitane, entourée, était

encore plus seule parmi les autres. Petit à petit, voulant se mouler sur le personnage qu'on lui destinait, elle s'est oubliée. Elle est devenue étrangère à elle-même. Jusqu'au jour où, adolescente, elle a explosé intérieurement, retrouvé sa chair, à vif, sans regard, sans peau. Elle a décidé de se laisser tomber de l'espace, dans le vide, jusqu'à la Terre.

En effet, la Gitane, dans son enfance, a grandi sur une autre planète. Dans sa solitude, Métallicor a été un soutien. Il lui a donné, avec son miroir sonore, des pistes pour se retrouver elle-même...

Sur sa planète, la Gitane, envahie de solitude, la nuit, regarde l'espace. Elle voit des étoiles qui passent, des ondes qui s'entrechoquent. Elle ne sait pas qu'elle assiste à la guerre sonore. Métallicor est touché par la lumière du regard sans yeux de la Gitane. Dans ses combats, ce rayon le touche. Il se demande qui peut être si attentionné et si seul. Alors, dans les moments d'accalmie, de trêve, il se rapproche de la planète d'où la gitane écoute la guerre sonore. La Gitane ne voit pas, mais elle sent les ondes lumineuses. Et la présence de cet être qui la regarde de loin.

Un jour, Métallicor décide de rencontrer cette petite fille isolée. Il se rapproche de sa planète. La Gitane sent toutes les ondes chaudes sonores de la carapace métallique du guerrier. Le foisonnement de matières. La Gitane tourne son visage, ivre de lumière et de présence, vers ce personnage qui vient vers elle. Métallicor éteint son radar ; cette enfant ne le menace pas. Il observe son visage tourmenté, qui crie famine, de solitude et d'égarement. Elle ne voit rien.

Pourtant, illuminée, elle se tourne vers lui à son approche.

Métallicor la regarde longtemps avant de lui parler. Il l'observe. La Gitane ne se cache pas, le visage tourné vers lui. Elle sent la chaleur qui émane du corps métallique du guerrier. Silence qui parle entre ces deux corps qui se réchauffent mutuellement.



« Bonjour », dit Métallicor. « Bonjour », dit la petite fille.

Dialogue civilisé par un guerrier qui n'est plus en guerre.

« Que fais-tu là toute seule ? ». La petite fille ne répond pas, le visage tourné vers l'être métallique. Elle sourit. Son visage se décrispe du hurlement constant de sa bouche béante. Métallicor la réchauffe par les radiations qui émanent de son corps. Il l'observe : foulards

colorés, turban bleu turquoise, mains de fer, chaussures vernies brillantes, corps fragile ouvert aux attaques des autres.

« Pourquoi es-tu si chaud ? », demande l'enfant. « On dirait que tu es un soleil ». Métallicor se détend par tant de naïveté. Il perd un peu de son qui-vive. « C'est parce que dans l'espace où je vis, c'est la guerre. Chaque guerrier envoie des paroles agressives. Mais ne t'inquiète pas ! J'ai un corps métallique qui réfléchit les sons et les renvoie dans l'espace. Et quand une parole pourrait percer mon corps, mon radar la détruit avant qu'elle ne me touche. C'est triste la guerre. C'est pourquoi je suis si chaud. Mon corps travaille en permanence. »

La petite fille écoute attentivement. Renvoyer les sons d'où ils viennent. Ne plus écouter les paroles des adultes.

C'est une idée à retenir pour un enfant qui est envahi par les personnalités que les adultes lui construisent. Mais l'enfant est trop petite pour avoir conscience de l'oubli d'elle-même. Pourtant, les paroles de Métallicor l'imprègnent, même si elle ne sait pas pourquoi.

La nuit tombe. L'enfant rentre chez elle. Métallicor, détendu par cette petite fille perdue, repart plus tranquillement dans l'espace où le rejoint la guerre.

16



Le Clown n'a pas bougé. Il est toujours assis, tétanisé, sur le même bout de trottoir. La vie a repris dans la ville et tout s'agite autour de lui.

Dans un moment de bref répit, il entend un bruit de verre cassé et regarde en l'air vers la source de ce petit fracas. Il voit un jeune garçon s'envoler par la fenêtre. Alors, il est tellement intrigué, qu'il en ou-

blie son chaos intérieur.

La curiosité est bonne conseillère. Il monte dans l'immeuble vers l'appartement qui correspond à la fenêtre d'où vient de s'envoler le garçon. La porte est ouverte. Il entre.

Il voit donc Wendy. Elle est tellement difforme et effrayante. Il s'approche doucement. Il la regarde un moment. Elle, prise dans le drame qu'elle vient de vivre, ne s'aperçoit pas tout de suite de sa présence.

Au bout d'un long moment, il lui adresse la parole, naïvement, comme un petit enfant : « Que t'est-il donc arrivé pour ressembler à un monstre ? ». En effet, le Clown connaît bien les monstres. Dans les cirques et les fêtes foraines, on exhibe souvent au regard de la foule des êtres humains difformes et saccagés.

Wendy, reprenant son souffle, lui raconte son histoire.

Mais le Clown n'est pas satisfait de sa version. Elle lui semble incomplète. Alors, il commence à agresser Wendy. « Pourquoi ne peux-tu pas te détacher de ton ombre ? Grandir sans y faire attention ? Si tu étais plus sûre de toi, ton corps grandirait et ton ombre n'aurait que le choix de te suivre. Mais es-tu vraiment persuadée de vouloir devenir adulte ? On dirait que tu as peur de ne plus revoir Peter Pan. Même s'il est colérique, imprévisible et insupportable, tu prêtes toujours attention à sa marque sur toi. »

Le Clown, à regarder avec force quelqu'un d'autre, un instant, a oublié tout son désarroi. Il s'est peut-être un peu reconnu dans cette jeune femme. Mais Wendy ne lui répond pas. Alors les reproches qu'il a adressés à Wendy lui reviennent en

boomerang. Il sait si bien comme il est difficile de devenir libre. Libre, sans chemin tout tracé, sans rails. Le Clown comprend bien Wendy. Elle ne grandit pas car elle a peur de la liberté. Et de la solitude.

Le Clown redescend donc dans la rue. Bredouille.

Il peut voir les failles chez les autres. Mais il ne peut pas remédier aux siennes. Alors il se rassoit au même endroit et se laisse abattre par l'angoisse qui reprend possession de son corps.

17

Wendy est furieuse : pour qui se prend-t-il celui-là à lui donner des leçons ! Avec ses jambes invalides, elle bouillonne de colère. Mais elle ne sait pas comment répondre, elle se sent trop démunie. Par la fenêtre, elle voit le Clown affaissé sur le trottoir. Elle voudrait lui jeter ses anciens jouets à la figure.

Elle ne peut pas bouger... Il ne lui reste qu'à évacuer sa colère dans le vide.

Et à accepter d'être si impuissante. Sur le trottoir, un jeune garçon s'est assis.

Il intrigue beaucoup Wendy. Il est grand, noir. Il tient une petite voiture à la main. Il la regarde, la caresse, la retourne ou la serre contre lui. Il ne peut pas complètement ouvrir ses mains, qui restent constamment crispées. Sa lèvre inférieure est en avant sur son visage. Il ne parle pas. Il est comme un tout petit enfant dans un corps d'adulte. Wendy le dévore du regard. Peut-être devrait-elle être ainsi. Accepter l'enfant qui est en elle. Elle pourrait cohabiter avec les trois âges qu'elle porte dans son corps difforme. Ses pieds se mettraient à bouger. Et qui sait, pourraient grandir à leur rythme. Elle regarde ce jeune homme intensément. Ses pieds de bébé retrouvent de la vie. Elle gigote doucement sans en vouloir à son corps d'évoluer si lentement. Bouger. Jouer.

Elle regarde ses anciennes poupées. Elle commence à se demander comment elle va arriver à les attraper. En marchant à quatre pattes ? En basculant d'avant en arrière et en se laissant emporter par le poids de sa tête ? Elle a des fourmis dans les jambes. Un retour de vie. Elle a complètement oublié le Clown et Peter, prise dans de nouveaux projets. Elle n'est plus triste. Un peu de création lui revigore la tête et l'esprit. 18 Le Clown s'est réfugié en lui-même. Il ne fait rien. Juste être, dans son enveloppe personnelle qu'il connaît trop peu. Un besoin d'exister. Une enveloppe léthargique. Il est très centré sur lui-même. Il ne supporte plus les envahissements extérieurs. Parfois il s'ennuie, parfois il est très angoissé. Exister avant de faire. Il traîne dans les cafés, avec leurs ambiances qui le rassurent. Être entouré. Il essaie de discuter avec tout le monde, même s'il importune ; car il cherche un tuteur. On lui répète qu'il doit être son propre tuteur. D'autres fois, il reste sans bouger à regarder la vie de la rue, avec de temps à autre son compagnon de trottoir, Commedia. Clou, son libérateur, est parti. Le Clown ne pouvait pas le suivre. Il allait trop vite, de manière trop saccadée. Impossible de garder le rythme. La Gitane ne sait pas comment le coudre, le relier aux autres personnages. Il déborde d'émotions, d'angoisses incompréhensibles ; ou parfois, il est tout plat, de vide mortel. Une peau bouillonnante ou une peau toute fine, sans texture et sans couleurs. Elle aurait pu le relier à Clou : un fil rouge et épais, reliant l'indécision, la course folle du premier, ses angoisses dans la ville, au vide

intérieur du Clown. La colère n'est pas loin. Colère contre la vie, contre je ne sais quoi. Contre ces ficelles qui manipulent ces personnages. La Gitane pourrait les couper : clash ! Mais elle aurait tout autant de difficultés à réaliser des points de suture reliant ces histoires morcelées. La couture de la peau de la Gitane pourrait prendre ce fil. Passer un fil de nylon dans l'amnésie du Prince arabe, l'indécision de Clou, la liberté subie du Clown, les étiquettes de Commedia, la violence intérieure et le combat de Piccolo... Métallicor qui se méfie des paroles des autres et qui les renvoie dans l'espace peut être le lien salvateur, le tissu qui renouerait les personnages avec eux-mêmes : un début de peau tissé par le fil de nylon. À chaque personnage de broder, avec leurs couleurs et leurs étoffes propres. Petites plantes qui poussent doucement. Un long travail. Patience !

19

Métallicor est né de l'accouplement d'un lynx et d'une vipère : petit être métallique avec un oeil borgne, tout gluant, heureux de naître, mis bas par sa mère lynx. Elle se demande pourquoi il a un oeil borgne. C'est que le créateur savait qu'il aurait besoin d'un radar ; c'est un petit embryon de guerre. Son père, la vipère, est furieux. Il aurait voulu que son fils soit engendré d'un oeuf comme tous les serpents. Mauvaise mère ! La chienne de lynx ! Métallicor le regarde tendrement. Il ne comprend pas sa colère. Il cherche juste le regard aimant de son père qui s'agite. S'agite... S'agite... Et pique sa mère d'une morsure mortelle ! Avant de s'éclipser et de laisser sa progéniture seule face au monde. Métallicor cherche le regard. Un regard. À côté de sa mère morte subitement. Il attend qu'on s'occupe de lui. Il attend tout simplement. Attend. Pour rien. Tout seul. Sa carapace métallique le protège du froid. Il se colle tout de même contre le cadavre de sa mère qui se refroidit. Tout démunie, enveloppé encore de liquide amniotique.

Il regarde autour de lui. Nouveau né, il ne peut pas comprendre ce qui lui arrive. Le bébé s'endort, encore insouciant, malgré le drame qu'il vient de vivre. Métallicor se réveille. Il voit des vautours en train de dévorer sa mère. Tout fragile, il sourit d'un sourire blessé. Il essaie de surmonter sa solitude et les épreuves de la vie qui lui tombent si tôt dessus. Métallicor est tout seul, sans modèle. Ses deux parents sont carnivores. Mais lui, c'est un bébé. Il lui faut du lait. Tout près du cadavre de sa mère, une fleur ressemblant à un tournesol profite du soleil. Métallicor s'approche doucement d'elle. Prise de compassion pour le bébé en métal, elle ouvre une brèche dans sa tige et nourrit l'enfant de sa riche sève qu'il tète. La fleur abrite Métallicor du soleil pendant la journée. Le bébé la réchauffe la nuit. C'est une fleur qui recherche toujours le soleil. Métallicor grandit. Souvent, pendant la journée, une louve vient se reposer près de lui, sur le parterre de fleurs. Elle le voit grandir, se nourrir de la sève de la fleur. Elle est impressionnée par cet enfant métallique, imprégné de la culture des félins. Elle croit au potentiel de Métallicor comme chasseur et comme guerrier. On le sait, sa mère était une lynx. La louve prend Métallicor sous son aile et décide de l'éduquer comme ses propres enfants. Elle lui montre comment s'approcher tout doucement, sans bruit. Puis bondir soudainement sur sa proie. Mais Métallicor, avec sa carapace métallique, n'est pas silencieux. Il se sent encombré par son corps lourd de métal.

Il ne connaît pas encore les pouvoirs qu'il recèle. Malgré les souvenirs du drame de sa naissance et de la violence de son père, Métallicor prend facilement contact avec toutes sortes de serpents. Ils ne le craignent pas. Lorsqu'ils s'enroulent contre son corps chaud, les serpents respirent une odeur familière. C'est la trace de son père vipère. 20 Métallicor vit sa vie. La chasse avec la louve. Le calme et le repos avec sa mère fleur. Et tous les animaux qui sont fascinés par son corps rayonnant de chaleur. Un jour, son père le retrouve.

Quel est ce fils si bizarre et si heureux ? Non ! Pourquoi ne me ressemble-t-il pas ? Allons ! Ouste ! Dans l'espace ! Avec une piqure magique, la vipère le catapulte au-delà de la terre. Elle sait qu'il y règne la guerre. Une guerre sonore. De quoi fermer le clapet de ce fils si prétentieux ! Métallicor est projeté dans l'espace. Il part avec sa fleur. Mais en arrachant sa fleur-mère, il provoque sa mort. Il se retrouve à nouveau tout seul. Dans un milieu hostile. Pourtant, son enfance épanouie l'a rendu solide. Il a des armes pour affronter la guerre. Et la vengeance de son père, tenace, qui le fait bouillir et lui donne de la force. Une force de guerrier prêt à affronter les autres. 21 Dans sa course éreintante, l'Homme qui ne fait pas de choix se perd. Il sort de la ville et se retrouve peu à peu dans le désert. À un moment, aux aguets, il se cogne violemment contre Piccolo, l'Homme serpent-oiseau. Sous le choc, tellement surpris par ce coup fort, Piccolo tombe à terre. Il arrête de jouer de sa flûte. Le serpent, abasourdi, ne réagit pas et se laisse glisser dans le sable. L'oiseau, choqué, n'a pas le courage de se relever. Se sachant sans force, il tremble à l'idée de l'attaque imminente du serpent. Devant une nouvelle catastrophe, Clou s'écrit : « Oh ! Pardon ». Rongé de remords, il se sent coupable de ce nouvel incident. Il reste sur place, debout, sans bouger. Il est torturé intérieurement des conséquences de ses maladresses. Il ne pense ni à regarder l'homme qu'il vient de bousculer, ni à l'aider à se relever. Il reste sur place, hébété, abasourdi. Tétanisé, il ne peut rien faire. Le Prince arabe amnésique passe par là. Il s'arrête et caresse le serpent. Il le calme. C'est sa longue expérience sur lui-même qui lui donne ce pouvoir. Regardant Piccolo apaisé, l'Homme qui ne fait pas de choix, tout d'un coup, devient amorphe. Il reste un peu debout, puis tombe à terre, épuisé. Il a perdu toute son énergie qui le faisait galoper partout. Tranquillisé par le Prince, le serpent s'enroule tendrement contre Clou.

Il le réchauffe et lui montre de l'attention. L'oiseau laisse faire. L'Homme qui ne fait pas de choix sent le corps du serpent contre lui. Il n'a plus de force. Alors, l'oiseau commence un air à la flûte. Le serpent se met à danser autour du corps de Clou. Mais ce n'est pas pour le manger. Simplement le réchauffer de l'intérieur. Lui prouver que l'on tient à lui. Après tout, c'est bien grâce à ses maladresses que chacun parvient à se libérer ! Il faut le remercier. Le Prince voudrait lui aussi aider l'Homme qui ne fait pas de choix. Car il se sent tellement plus libre depuis que la Gitane lui a révélé son histoire. Alors, il se met lui aussi à danser, une danse orientale. Clou se laisse bercer par la musique. Il se repose, enfin ! Voilà qu'on le remercie. Il ne sait pas pourquoi, mais il apprécie. Une douce torpeur le gagne. Il aimerait que cet état ne finisse jamais. Il a peur de l'avenir. Toutes ces angoisses qui l'habitent et qui l'obligent à courir sans cesse. Il aimerait bien se poser un

peu. Entouré par des amis bienveillants. 22 Clou s'enfonce dans le sable chaud. Il se laisse bercer par ses amis. Emmitoufflé, il se laisse emporter par la chaleur. Et il rêve. Il rêve d'espaces froids. De la banquise. D'un homme qui le regarde. Et qui revient souvent. Dans le froid et la glace. Dans la foule et les arbres. Tout est si dense. Les regards masqués. Les jambes qui émergent de nulle part. Des couples qui se disputent. Il rêve de mots : ennemi intérieur, apprivoiser l'absence. Ou bien de mots rayés : l'islam barré sous le regard fixe d'une femme musulmane. Il croise un condor, un esclave noir qui essaie de regarder vers le haut. Et puis des arbres, décharnés. Des petits masques qui tombent d'un peu partout. Il rêve de glace. Une girafe au long coup le ramène vers ses amis au milieu d'un vieil arbre mystérieux. Son rêve garde un petit espace vide. Une chambre. Qui résiste aux envahisseurs. 23 Depuis que le serpent n'essaie plus de dévorer sa partie oiseau, Piccolo s'ennuie. Sa partie serpent est lourde à porter. Piccolo n'ose plus se réveiller le matin. Que va-t-il faire de sa journée ? Il ne joue plus de flûte. D'ailleurs, il ne sait plus jouer du tout. Il dort. Il fuit dans le sommeil. Il n'a pas d'énergie. Parfois, il regarde autour de lui. Mais le temps est si long... Il regrette sa vie d'avant où il était assailli sans cesse par son serpent dévoreur. Il mange beaucoup désormais. Pour passer le temps, s'occuper. Le serpent grossit, est de plus en plus lourd à porter. L'oiseau grossit, ne peut plus voler. Sa tête ne fonctionne plus. Plus d'effort intellectuel, plus de jeu, plus de création. Rien que du vide. Et un ennui mortel. Étranger à son double, qui ne constitue pas une compagnie. Le soir, dans son lit, pourtant Piccolo respire. Il vit dans ses rêves. Des tableaux, des sculptures ou des photos. Des couleurs et des histoires. Sa vie onirique lui permet de s'échapper du réel, de se maintenir vivant. Quelques heures de répit. Piccolo préfère ses rêves à la réalité, si pesante et si difficile à manier. Il ne sait pas comment exister. Commedia del arte ! Commedia del arte !

Ça tourne dans sa tête. Les étiquettes cognent comme des coups de poing. Commedia s'en va. Commedia del arte ? Son ruban de pirate le gratte. Les mots le blessent. Il s'assied sur le trottoir. Il commence à observer : les voitures, les feux rouges, ou bien les passants. À côté de lui, le Clown qu'il ne connaît pas. Il le regarde et le décrypte : un peu émulsionné, rigide, terrorisé. Commedia se sent calme avec lui. Petite présence silencieuse. Enveloppante. Sans besoin de parler. Sur le trottoir d'en face, Piccolo marche lourdement, en portant sa partie serpent. Il ne rit pas, ne regarde que ses pieds en avançant. Commedia le sent s'approcher. Il est intrigué par sa démarche singulière. Il décide de l'interpeller. Piccolo s'arrête et lève la tête. Il a un regard hagard, perdu. Commedia l'invite à s'asseoir. Il a l'air calme, mais sans vitalité. Piccolo lui confie qu'il s'ennuie. À mourir. Commedia regarde la partie serpent de Piccolo, léthargique. Il oublie ses amis et toutes les étiquettes qu'on colle sur lui. Il se sent attiré par cet être fragile. Commedia ne s'ennuie pas. Mais il ne sait pas se définir, ni s'affirmer. Piccolo l'interpelle par son vide intérieur. Il n'a jamais connu que le conflit. Pas de temps pour avoir des envies, s'intéresser à qui ou quoi que ce soit. Temps sans trêve pour exister soi-même. Pas d'amis, pas de projets, pas de vie propre. La paix a engendré le vide. Commedia s'interroge. Sur Piccolo d'abord. Puis sur lui-même. L'ennui lui paraît enviable. Rien. Plus qu'à prendre le temps de se connaître soi-même. 25 Clou se

réveille. Il est seul. Dans le chaud du sable. Il est reposé. Ses amis sont partis. Il n'a pas peur. Il prend le temps d'ouvrir les yeux, de regarder autour de lui, sans bouger, pour reprendre conscience doucement. Se rappeler où il est. Se rappeler qui il est. Ce sommeil qu'il a cherché si longtemps ! Clou se réveille comme un homme nouveau. Calme. Réparé. Il n'a pas envie de se remettre à courir partout. Ni de chercher de la compagnie. Il bouge un peu ses pieds, ses mains. Et puis ses jambes. Tranquillement, il s'assied : autour de lui, que du sable ; le désert. La chambre vide de son rêve l'interpelle. Vide comme le désert. Un espace à soi, qui permet de prendre du recul. Dehors tous les malentendus et les maladroites ! On s'en fiche des autres ! Un espace à soi. Un temps pour réfléchir. Il observe. Il s'observe. Comme il n'est qu'un personnage de conte, il n'a ni faim, ni soif, ni chaud. Il reste assis, profitant de son nouveau calme intérieur. Il ne sait pas s'il va repartir. Il ne sait pas où aller, puisqu'il n'a jamais cessé de courir là où ses pas le menaient, au hasard des rencontres et des maladroites. La Gitane qui le regarde veut savourer son calme, s'en laisser une empreinte. Émotion cicatrisante. Les personnages qu'elle coud sur sa peau évoluent. L'apaisement se profile, même si chacun d'entre eux reste fragile et dépendant. L'aiguille et son fil les réunissent. Un groupe se forme, qui les épaulé un à un. Ils ne sont plus seuls. Clou se lève, doucement. Il part sur les traces de ses amis. D'un pas solide, régénéré par un long sommeil. Il ne sait pas où il va. Mais il ira d'un pas tranquille, sans peur ni agitation. 26 Commedia se souvient de Piccolo, l'oiseuserpent qui s'ennuie. Le vide intérieur. Depuis quelques temps, il se détache de toutes les étiquettes que l'on colle sur lui. Des personnages péremptoires qui lui assènent de fausses vérités. Alors, comme les autres, il se sent plus seul.

Les incertitudes de la vie lui pèsent davantage. Il est plus anxieux. Sans étiquettes, sans amis. Et sans identité. Seul, avec rien à partager. Souvent, en s'endormant, il pense à la solitude de la mort. Dans sa bulle, il sculpte de la terre. Pratique ! Aucune résistance ! Il apprécie le contact de l'argile chamottée et de ses copeaux dans ses mains. Il laisse ses mains faire. Lui révéler des indices de lui-même. Commedia peut ainsi se regarder. Sans les autres. Il est toujours surpris du travail de ses mains qui l'intrigue. Un miroir de lui-même. Ainsi, il a moins peur de la solitude. Puis, il met de la couleur sur ses pièces. À l'instinct, il réinvente ses formes. Plus de place pour les autres et les étiquettes ! La création ne le heurte pas. Pas d'individus auxquels s'affronter, qui paniquent et qui blessent. Mais le soir seul chez lui, il n'est pas épaulé pour affronter la vie et les autres. Entouré de ses statues, il peut se souvenir des instants apaisés de sa bulle créatrice. Pourtant, même s'il s'est séparé des personnes qui lui assenaient des identités fausses et malades, il a du mal à se construire une identité et à mener sa vie comme un adulte. Entouré, il se sent tellement mieux ! Pour vivre le quotidien. Clou marche. Dans le désert. Il est content et fier. Tellement fier qu'il ne regarde pas autour de lui. Il est dans ses pensées, envahi par son émerveillement de marcher seul, sans peurs. Il pense à tous les choix qu'il est capable de faire : choix de la route qu'il suit, choix de ses amis. Sous le soleil écarlate qui ne l'effraie pas, il marche sur leurs traces. Au bout du chemin, il entre dans un petit oasis, terre de prédilection du Prince arabe. Après quelques pas, il le retrouve attablé devant une citronnade, à

l'ombre d'un parasol. Il s'assied. On lui sert une boisson anisée. Clou sourit. Il est calme et posé. Il se détend dans cet endroit accueillant. Le Prince lui parle. Il ne l'écoute pas. Il acquiesce en pensant à toute autre chose. À lui en fait. A la peur disparue. À la fierté de sa réussite. Pourtant, au bout d'un moment, un nuage passe et la lumière change. Clou remarque tout d'un coup la balafre du Prince. Sa peau qui lui paraît plus mate. Les dattiers qui grandissent. Tout ce qui l'entoure change, se transforme, comme si le réel était fractionné en des mondes invisibles qui s'acharnent et se jouent à nouveau de lui. La peur est revenue. Clou a honte. Il n'ose pas en parler au Prince. Il a l'impression de n'avoir aucune maîtrise du monde extérieur. Le Prince s'arrête de parler. Il regarde Clou d'un regard bienveillant. Il le connaît un peu désormais. Il a remarqué son effarement. Alors il lui prend la main. Il essaie de le calmer et de le rassurer. « De quoi as-tu peur ? ». Clou ne répond pas. « De tout » bégaie-t-il. « De la lumière, des arbres, de ton visage qui change. De moi-même, je crois ». « Pourtant, lui dit le Prince, je suis toujours le même. Je n'ai pas changé depuis tout à l'heure ». Ni depuis toujours, pense-t-il intérieurement. Avec ou sans mémoire, je me suis toujours construit à partir de moi-même. Les phrases du Prince rassurent Clou. Peu à peu, l'angoisse s'en va. Cette fois-ci, il l'écoute. Il respire à nouveau. Piccolo se réveille. Il est soudain angoissé et confus. Piccolo ? Lequel ? Le serpent ou l'oiseau ?

Au début, il est content de ce changement. Il se sent revivre. Il oublie ses rêves merveilleux. Agité, il croise Clou qui est désormais tout calme. Il lui fait un peu peur. Clou n'a pas envie d'être aspiré à nouveau par quelqu'un gangréné par l'excitation. Il ne répond que très brièvement. Le serpent ouvre un oeil. Il est secoué par l'oiseau. Que lui arrive-t-il ? Je veux dormir moi ! Pourquoi ai-je mal au ventre avec cet oiseau qui virevolte ? Laisse moi tranquille ! Le serpent ressort sa langue de sa gueule pour piquer cet énergumène. Mais il s'arrête à temps ! Si je le tue, je meurs. Même si aujourd'hui je suis séparé dans ma tête. Les rêves ont fait leur travail. La fusion s'est évanouie. À chacun son imaginaire. Et sa vie ! Sans pouvoir se quitter, car unis dans un même corps. Piccolo pense, réfléchit. Est-il vraiment le serpent pour moitié ? Ce prédateur qui le terrorise ? Non ! Il le sait maintenant. Le serpent n'est qu'un parasite. Lui, c'est l'oiseau et sa flûte. Il l'a tellement dévoré de l'intérieur pendant toutes ces années. Jusqu'à manger sa tête et ses rêves ! Ces rêves se sont réveillés de cette aliénation. Créatifs et apaisants, ils



ont redonné à l'oiseau une vie intérieure et une autonomie. Non ! Piccolo n'est que l'oiseau. Il a retrouvé son imaginaire. Il faut se débarrasser de cet envahisseur. Retrouver une vie propre, pour en être l'acteur. Dans la rue, à côté de Commedia, le Clown s'ennuie. Il fait abstraction de toute l'agitation de la ville. Il est moins angoissé. Alors, en bas de la fenêtre d'où il a vu s'envoler Peter Pan, il se demande s'il n'a pas été trop dur avec Wendy. D'ailleurs, il ne l'entend plus. Que faitelle alors ? Curieux tout d'un coup, il gravit à nouveau le petit escalier qui mène à son appartement. La porte est ouverte, laissant échapper de petits bruits. Il

entre. Il ne la voit pas tout de suite. Elle a changé de place. Le Clown ne s'y attendait pas. Il observe la pièce. Il la voit dans un petit coin à essayer de faire des galipettes avec son corps difforme. Difficile quand la tête est plus grosse que le corps ! Elle n'a pourtant pas l'air de s'inquiéter. Elle essaie, échoue et recommence. En tout cas, elle ne se préoccupe pas de lui ! Le Clown la regarde un peu. À l'autre bout de la pièce, il voit un costume de pirate. Pirate ? Non, lui, il est un clown. Certes inexpérimenté. Mais un clown tout de même ! Le Gris. A la joue rouge. Au corps terne. Pirate ? Non, non, non ! Wendy s'est redressée. Elle est assise de nouveau, les jambes agitées. Les pieds de bébé, qui s'allongent un peu depuis qu'ils ont repris de la vie. Un peu vexée, elle ignore le Clown. Qu'il se débrouille tout seul ! Madame est occupée par ses galipettes et ses jambes qui grandissent. Elle se pose un peu, pour se demander à quoi elle va jouer maintenant. Seule. Évidemment ! Le Clown se rapproche du costume. Il est tenté. Mais il n'ose pas. Il se dit : personne n'en saura rien ! Tout de même, il ne veut pas se ridiculiser. Wendy essaie maintenant de se rapprocher de ses poupées. Tiens ? A quatre pattes ! Les chaussons de bébé sont par terre. Ses jambes ont repris de la force. Elle ne le regarde pas. Alors, incognito, le Clown caresse la veste noire, son épée en plastique et son bandeau cache-œil. Il se rappelle des histoires terribles que l'on racontait aux enfants dans le cirque. Sous l'emprise du Lion, il ne pouvait pas jouer avec les autres. Mais là, le costume est pour lui. Il l'enfile discrètement. Il commence à battre de son épée dans le vide contre un assaillant imaginaire. Être borgne lui plaît. Les mouvements lui donnent chaud. Il prend des couleurs. La chaleur gagne son corps et sa tête. La tache rouge sur sa joue se dilue dans le gris. Le gris bleu. Un violet se dessine. Les effluves énergétiques le rendent pourpre et contaminent l'autre joue. Un bleu nuit, bleu vif outremer. Il se transmet aux orbites des yeux. Trous qui changent avec ceux qui portent le masque. Bleu vif tempéré par le blanc, yeux clairs qui intriguent et fascinent. Le visage du Clown se construit. Les nuances de gris, cachées dans la peinture, se sont révélées être des couleurs écarlates. Pris dans un combat imaginaire, le Clown se réchauffe. Son corps et ses vêtements se transforment, naissent. La sueur sert de liant. Pantalon violet étoilé, mains bleues, pieds jaunes, pull bigarré rouge et orangé. Un vrai clown heureux, qui le change de sa peau triste et terne. Pris dans son jeu, il ne se rend pas compte de cette transformation. Comme Wendy ! Le gris s'efface pour des couleurs vives. L'ennui s'envole avec l'angoisse. La Gitane, qui observe tous ses personnages, se dit qu'il est encore trop tôt pour les coudre avec son aiguille. Qu'ils jouent encore ! Grandissent ! Leurs empreintes n'en seront que plus chaleureuses et efficaces. Pendant que Piccolo dort, le serpent se glisse petit à petit en dehors du corps de l'oiseau. Il coupe ses veines qui le relient à lui en laissant une plaie béante et sanguinolente. Il s'échappe, mais il meurt car ses veines coupées ne se cicatrisent pas... Douloureusement sous un soleil de plomb. C'était un parasite ! L'oiseau a un grand trou dans sa peau comme les mains de la Gitane. Un trou dans son corps par lequel on peut voir derrière lui. Piccolo a une plaie à vif, mais il ne se vide pas de son sang. Quand Piccolo se réveille, il se sent plus léger. Il ne s'aperçoit pas tout de suite de la disparition du serpent et de sa plaie suintante. Il n'a pas mal, même s'il a un trou dans son corps qu'il ne remarque pas. Il se sent reposé et heureux. Encore de beaux rêves pleins de couleurs

et de formes étranges, qui l'interpellent. Il regarde autour de lui, encore somnolent, imprégné de sa vie onirique si riche. Il voit des cailloux dans le sable, de différentes nuances de gris et d'ocre. Il ne s'ennuie pas ce matin. Il commence à les ramasser et les assembler pour faire émerger des formes. Comme dans ses rêves. Des visages apparaissent, se transformant en animaux, ou simplement en objets abstraits. Il les assemble à sa guise, les fait et les défait. Tout à coup, passant sa main dans sa plaie, il tache les cailloux d'un rouge vif, qui donne de la force aux mosaïques qu'il vient de confectionner. Rouge sang ! Il regarde interloqué. Pourquoi ce rouge est-il si inquiétant ? Et si beau ? Mais d'où vient-il ? Il retouche son ventre, s'aperçoit de sa blessure et de la disparition du serpent. Où est-il ? Il est parti ! Et ce trou ? Il n'a pas mal. Plus de serpent ? Voilà pourquoi il se sent si léger ! Il n'a pas peur. Regardant une dernière fois sa petite oeuvre, il se presse pour se faire soigner. Et prendre un festin de victoire pour son petit déjeuner : il s'est débarrassé du serpent, il ne s'ennuie pas, il a créé une petite mosaïque de cailloux peints avec son propre sang ! 31 Le Clown attend Wendy. Qu'est-ce qu'on mange ? Wendy s'affaire toute seule : un petit oignon, trois carottes, du sauté d'agneau. Elle a grandi depuis qu'elle joue, seule ou avec le Clown. Elle a récupéré des jambes d'enfant de dix ans, un tronc de jeune femme avec une jolie poitrine. Passage d'un âge à un autre, selon les besoins du moment. Le Clown tape des pieds. Alors ? Ça vient ? Oh ! Wendy le regarde : ce gamin en costume de pirate ! Son compagnon de jeu. Et de querelles. Bon ! L'épluchelégume, le couteau et le fourneau ne te sont pas interdits. J'ai faim, je mange. Débrouille-toi tout seul ! Le Clown, tout seul tout d'un coup, se calme. Comment vais-je faire pour mon déjeuner ? O, Wendy ! Tu cuisines si bien. Pardonne mon impatience. Wendy le regarde. Pourquoi reste-t-elle si conciliante ? Jouer toujours avec le même camarade. Disputes, querelles de territoire, d'âge ou de jouets. OEillères sécurisantes sur la vie de la ville. J'ai envie de liberté, de nouvelles rencontres. Tout simplement de vivre. Tant pis pour ce Clown si dépendant. Qu'il apprenne à vivre seul ! Wendy passe de l'agacement à l'abandon. Moi, je mange et je n'en vais. Moi, la difforme, comme me l'a si souvent répété le Clown, je deviens peu à peu une belle femme. Promenade citadine sous le soleil, balade énergique. Le Clown reste cloué sur place, tout penaud. Sombre. Son impatience lui a joué des tours. Le jeu retrouvé, l'exigence qui le perd. Tout seul ! Un petit temps de désespoir. La Gitane le regarde : « Mon petit Clown, tu as grandi, n'est-ce pas ? Tu sauras te débrouiller tout seul. Oui ! La récréation est finie. Prends-toi en main ! Je sais que tu le peux. Et moi, je continue à te regarder de mes orbites vides, mais bien réelles ». Commedia croise Piccolo devant sa mosaïque ensanglantée. Quelle beauté ! Ce rouge sang vif et inquiétant ! Plus brut que les couleurs qu'il met sur ses sculptures. Il regarde fasciné la mosaïque de Piccolo. Blessure comme le trou dans son ventre. Trou qui cicatrise tout seul comme une balle perdue et qui invite les mains à se faufiler dedans. Scintillant grâce au soleil qui le transperce. « Je suis si léger aujourd'hui ! », dit Piccolo. « Pas de peurs au réveil ce matin. Mes rêves me portent même dans ma vie réelle ». Commedia s'interroge sur le travail de son ami. Mais Piccolo transforme son oeuvre avant que Commedia ait pu la regarder attentivement. Piccolo crée des formes et les remanie sans cesse en d'autres images. Il ne s'attache à aucune d'elles. Juste le plaisir de manipuler ses cailloux,

de faire émerger les formes de ses rêves. Commedia est étonné. Lui qui s'attache tellement à ses oeuvres pendant des années, comme miroirs et traces de son identité. L'oiseau-homme n'a pas peur de s'oublier ! Son ennui mortel l'a consolidé. Commedia lui propose de venir dans son atelier pour lui montrer son travail. Piccolo, si libre désormais sans ce serpent qui lui pesait, accepte avec enthousiasme, avant de détruire son oeuvre d'un coup de pied. Sa blessure est sèche, sans hémorragie. Pas besoin de soins. Juste la liberté ! 33 Un homme est mort ce matin. Un père. Le Prince arabe ne se souvient plus. Il se questionne. Est-ce le père de Métallicor ? Ou le sien ? La confusion gagne sa tête. Qui donc est mort ? L'aiguille de la Gitane le porte un peu. La mort règne. Avec la perte. La perte qui n'est pas identifiée, qui sème le trouble. Les personnages sont tous un peu perdus. Seuls parmi tout le monde. Un autre fil pour la couturière : la solitude qui agite, la perte qui confond tout. L'angoisse qui monte doucement et sûrement dans le corps de nos amis. Elle s'empare de chacun d'entre eux, sans qu'ils ne sachent pourquoi. Par le coeur et par la respiration. Par la bouche qui s'assèche. Par les yeux qui ont peur. La Gitane reprend son fil, enfile en vitesse son aiguille. Un nouveau point de couture. Mais impossible ! Les amis s'agitent, bougent, respirent mal. Elle ne peut pas les attraper ni les relier ensemble. Elle se concentre davantage, sur le qui-vive, avec son aiguille, prête à bondir, puisque la panique gagne petit à petit tout un chacun. Tout d'un coup, elle prend son élan et transperce avec son fil le corps de chacun de ses protégés. Un grand éclat de sang tombe sur ses mains. Personne ne se souvient de ce qui avait suscité le désordre. La mort du père. Mais quel père ? La Gitane, éclaboussée de sang, se calme. Elle a passé son fil dans chaque individu. Elle est contente de son point de suture. En observant de plus près, elle peut voir ses mains ensanglantées. Et elle s'interroge. Est-ce le sang des personnages qu'elle a pris de force ? Les a-t-elle blessés ? Mais plus elle regarde sa blessure, plus elle se rassure. Non ! Ce n'est pas Métallicor ou le Prince qui saignent, ce sont ses propres mains qui ont retrouvé une peau. Elles ne sont plus vides, elles ne sont plus un simple contour de fer. Elles ont de la chair. L'aiguille n'a pas blessé ses amis, mais sa propre peau. La Gitane constate le résultat de son travail. Elle caresse ses mains pour la première fois. Elle se détend. Et s'endort, en transmettant son calme à ses amis. Qui est mort ce matin ? Un père. Le Prince arabe ne se souvient plus. Mais porté par la Gitane, il sombre lui aussi dans le sommeil. 34 La Gitane sent le temps devenir rude. La tempête. Dans l'urgence, elle coud tous ses protégés sur la peau de ses hanches. Elle s'affaire de tout côté. Elle n'a plus le temps de laisser ses personnages évoluer dans la vie. L'appel de Métallicor qui s'est mis en colère. Vite ! Elle embarque d'un fil épais tous les personnages qui l'ont aidée avec leurs histoires. Ses yeux retrouvés et ses mains en chair la guident. Un grand coup d'aiguille pour maintenir tout le monde en place sur sa jupe magnifiée. Pas d'autonomie pour ses créations. La fin approche. Mais la Gitane n'a pas peur de son destin. Elle est prête à plonger sous le déluge qui arrive, confiante dans la nouvelle vie qu'on lui réserve. Épilogue Le ciel est sombre et rougeoyant. La colère de Métallicor a dévasté la terre. Les paroles blessantes ont été tellement agressives que Métallicor s'est mis dans tout son corps à vibrer de rage. Dans cette guerre sonore, son radar protecteur s'est mis à dérailler tellement il était en surchauffe. Métallicor, furieux, a commencé par

trembler et a fini par exploser en emportant tout avec lui. L'univers se transforme en chaos et des milliers de météorites tombent d'un seul coup sur la Terre, provoquant une montée des eaux. La fin du monde. Le déluge. Dans un coin de terre inondée, une jeune femme aux cheveux gris monte sur un radeau. Quelqu'un le conduit. Personne ne sait qui il est, ni où il les emmène. C'est l'effroi généralisé. La jeune femme participe à l'angoisse générale. Pourtant, elle arrive encore à marcher sans s'affoler. Elle ne sait cependant pas ce qui l'attend. Lorsqu'elle a aperçu le radeau, elle s'en est approchée tranquillement, comme un somnambule qui avance coûte que coûte. La jeune femme ne sait pas si elle va pouvoir s'échapper de ce monde chaotique en destruction. Une vieille femme s'approche. Elle voit les cheveux gris de la jeune femme. Étrange pour un être si jeune. Et le chapeau du conducteur, chevalier fantôme. La vieille femme s'assoit derrière les cheveux gris de la jeune femme. Elle se met de biais. Vieille et sereine, elle veille en secret sur la jeune femme. Bienveillante sur cette jeunesse, trop tôt vieillie avec ses cheveux gris. Prise par ses angoisses, affolée par la lumière du ciel qui l'attaque, la bouche asséchée, la jeune femme remarque à peine qu'elle n'est plus seule sur le radeau. Cette présence féminine, forte d'une longue expérience, pourrait pourtant la rassurer. La vieille femme regarde autour d'elle ce paysage de désolation. L'eau en colère, partout. Déjà fatiguée par son grand âge, elle confie son destin aux mains du conducteur du radeau, attentive à la jeune femme aux cheveux gris qui lui tourne le dos. Tout le monde se sauve. Pourtant, personne ne sait où se réfugier. Ils partent sans savoir ce qu'ils vont trouver, dans ces mers sans limites. Le radeau arrive au pied d'une petite rue commerçante. La jeune femme, l'air hagard, descend. Elle a de l'eau jusqu'à la poitrine. Elle marche quelques mètres difficilement, abasourdie, appréhendant l'avenir dans une angoisse diffuse. Elle tombe sur deux jeunes hommes assis sur des chaises de bar, sirotant une bière, de l'eau jusqu'à la taille. Ils sont pris dans une discussion vive sur des problèmes mathématiques. On dirait qu'ils ne s'inquiètent pas le moins du monde de la situation extérieure, pris par leur débat. La jeune femme les regarde quelques minutes. Puis, elle leur adresse la parole : « Enfin, pourquoi parlez-vous de mathématiques alors que nous sommes tous en train de mourir sous le déluge ? ». Les deux hommes la regardent interloqués. La jeune femme repart étonnée et les deux hommes se remettent à discuter. Au bout d'une demi-heure de marche difficile dans les eaux, la jeune femme arrive au bout de la ruelle. Elle voit une porte en haut de quelques marches. Indécise tout d'abord, elle décide de l'ouvrir. C'est peut-être une solution pour échapper au déluge. Elle met la main sur la poignée et ouvre la porte doucement. Elle se retrouve en haut de crêtes de montagne très sombres, qui ne sont pas atteintes par le déluge. Elle se sent sauvée et ferme la porte. Elle marche quelques pas en haut de ces montagnes. Il y a très peu de lumière. Elle se demande si on est le jour ou la nuit. Puis, petit à petit, elle commence à écouter autour d'elle. Il n'y a personne, mais on entend des coups de fusil, des détonations de bombes. Elle comprend que le ciel est assombri à cause de toutes ces bombes qui éclatent. Alors, elle se met à courir vers la porte, effrayée par ce monde sinistre qui lui semble encore pire que le déluge. Elle ouvre la porte pour s'échapper. À ce moment-là, elle sent les mains d'un homme qui lui saisissent la taille pour l'empêcher de s'enfuir. Une lutte commence. Elle se débat

de toutes ses forces. Mais les mains de l'homme l'empoignent et la tirent vers lui. Un piège. La porte est un piège tendu pour elle par des inconnus. Tout va très vite dans sa tête. Où est la vieille femme de tout à l'heure ? Pourquoi a-t-elle quitté le radeau ? Que veut-on d'elle dans ce pays en guerre ? Il faut qu'elle passe ce petit tunnel de la porte pour retrouver la lumière. Prise dans l'action, son angoisse se concentre dans la force qu'elle met dans tout son corps pour se soustraire aux mains de l'homme qui veut l'empêcher de s'enfuir. Dans un ultime effort, elle finit par s'échapper et se retrouve à nouveau dans la petite rue. Dans la lumière. Elle claque la porte fermement. L'eau partout lui semble moins angoissante que tout à l'heure. Le déluge est nettement moins sombre et sinistre que la guerre qu'elle a aperçue. Sept ans. Sept ans à vivre dans le pays où il y a toujours la guerre, si elle ne s'était pas échappée. Elle ne sait pas qui a voulu la punir. Elle a surtout l'impression d'avoir échappé à un long enfermement en elle-même, une prison intérieure. Pendant un cycle de vie, sept ans. Rassurée, elle regarde autour d'elle. Dans l'eau jusqu'à la poitrine. Elle ne sait pas comment envisager l'avenir. Mais de toute manière, c'est tellement moins horrible que ce à quoi elle vient d'échapper. Elle sourit un instant. Elle est fière d'avoir réussi à réagir avant d'être enfermée. N'est-ce pas la Gitane, une mère venue d'ailleurs, qui l'a portée tout au long de sa vie par son regard bienveillant ? Ses expériences riches et ses histoires merveilleuses qui l'ont aidée à grandir ? Au bord du gouffre, elle garde ce personnage à l'intérieur d'elle même. L'avenir est incertain. Mais la vie ne lui fait pas peur !